

Lettre Ouverte

par René Schérer

Paris, le 10 mars 1980

MESSIEURS, je vous remercie pour l'envoi de votre livre mais, quelque désir que par courtoisie j'en aie, je ne saurais vous remercier pour ce qu'il contient. S'il ne s'agissait que d'une critique de certains de mes écrits ou de ceux d'auteurs que j'apprécie, je me serais tu; mais à travers un montage systématique et perfide de citations vous discutez moins des œuvres que vous ne visez à jeter le discrédit sur des personnes. Ne le niez pas puisqu'en bref vous désignez un ramassis de pédérastes comme coupables de vouloir exercer ou de préconiser, à l'égard des enfants, la pire des oppressions. L'abondance de vos références soigneusement triées donnera au lecteur non averti l'impression que vous reproduisez fidèlement l'intention des écrivains auxquels vous attribuez ce genre de pensée, alors qu'en fait en arrachant des phrases à leur contexte vous en faussez la signification et la portée. Papillonnant entre les textes où vous épinglez des expressions capables d'étayer vos préventions, vous construisez une sorte de monstre dont il vous est aisé d'affirmer qu'il représente, pour l'enfance, le danger le plus pressant. Monstre d'autant plus inquiétant que vous ne trouvez à lui opposer qu'une enfance muette, ou plutôt à laquelle, vous faisant forts de ce mutisme, vous prêtez vos propres aversions.

Un tel procédé ne le cède en rien aux manipulations auxquelles se livrent les procès-verbaux de police lors d'une affaire de mœurs : il désigne sans recours les victimes innocentes et le coupable enfermé dans ses obsessions. Est-ce là où vous voulez en venir, en dépit de déclarations préalables, qui dans ce contexte prennent l'aspect d'une hypocrisie, contre la pénalisation des relations sexuelles entre majeurs et mineurs ? Puisqu'aussi bien, tant le fantôme de l'enfance que vous agitez que la caricature de pédéraste que vous dressez morceau par morceau forment autant d'arguments de procureur pour une condamnation sans réserve ?

Pour me limiter à ce qui me concerne, réduire ce que j'ai écrit à ce genre d'optique pédérastique est

passer complètement à côté de son orientation et de son sens. La raison d'être de mes derniers livres a été de proposer une nouvelle figure de l'enfance, par la recherche de nouveaux moyens d'accès à elle grâce à la levée des interdits qui pèsent sur elle et sur son approche. Je crois avoir montré (avec Guy Hocquenghem dans *Co-ire* et ailleurs) que cette enfance n'est pas muette mais qu'elle s'exprime de façon extrêmement riche et diverse, pour peu qu'on sache la comprendre en allant au-delà du système au sein duquel elle est enfermée, constituée. Cette matière-là, vous ne la mentionnez pas, vous ne lui opposez pas un autre visage de l'enfance que vous-mêmes auriez découvert. Vous n'en soufflez mot. Et pour cause : ce vide vous donne toute latitude de reprendre en compte les préjugés les plus éculés contre une pédérastie narcissique uniquement préoccupée de ses propres désirs. Qu'il soit question de tout autre chose que de pédérastie dans *Co-ire* ou dans *L'Emprise*, par exemple, peu vous chaut. Il vous faut un pédéraste sur mesure pour une enfance à mettre à l'abri. Là où nous tentons de briser un système où l'enfant, au cours d'une histoire relativement récente, a été peu à peu fabriqué, livré soit au silence soit à la débilité de propos adultes implantés, vous reconduisez à son égard la platitude du discours officiel. Vous vous contentez, pour donner à celui-ci un aspect plus aguichant, de l'habiller de pièces que vous nous avez arrachées, détournées de leur usage.

Je vous dirai, comme Rousseau à l'archevêque de Beaumont : « Quelle langue commune pouvons-nous parler, qu'y a-t-il entre vous et moi ? » alors que vous n'êtes même pas capables non plus de comprendre que maints passages, dans *Co-ire* comme dans d'autres livres, doivent être pris *cum grano salis*, dans une intention critique ou poétique au sens large les transformant en constats de réalité ou en programmes (Je pense à nos citations de Lewis Carroll ou à des remarques sur la prostitution empruntées à un auteur américain dans le n°26 de *Recherches*). Avec effroi je songe à ce que pourrait être le commentaire par vous de certaines pages que Baudelaire consacre aux enfants ! Cela ne signifie pas du reste que mes — ou nos — analyses ne doivent pas être prises au sérieux, mais que bien souvent la poésie, l'humour, sont le seul langage approprié permettant de rompre avec la langue de bois, les intolérables poncifs du discours de l'enfance. Tant de pesanteur jointe à tant de vacuité me navre et m'étonne.

Permettez-moi un dernier étonnement. J'apprends dans la conclu-

sion de votre livre que vous vous exprimez en tant qu'homosexuels. Eh ! quand donc ces homosexuels (qui sont donc anti-pédés) ont-ils commencé à jouir ? Mais j'y suis : l'un d'entre vous retrace, en commençant, l'histoire d'une première expérience douloureuse. Je ne suis pas à sa place et ne peux ni ne veux contester ce qu'il rapporte : sa défloration par un pédéraste de rencontre particulièrement déplaisant. Je remarque seulement qu'il constitue en exemple et, à n'en pas douter, en motivation de sa haine antipédérastique un cas, à la vérité assez exceptionnel, de quasi-viol. Alors que la plupart des relations pédérastiques ou pédophiliques ou ne comportent pas de sodomie, se limitant à des caresses ou à des succtions, ou n'en comportent que d'explicitement désirées (Sur ce point me paraît convaincante une enquête du Dr Fritz Bernard aux Pays-Bas confirmée par de nombreux témoignages, y compris des procès-verbaux judiciaires : la plupart des pédophiles sont condamnés pour des attouchements vénériels et, quoi que vous en ayez, consentis).

Mais il y a plus : la valeur démonstrative de ce cas est douteuse, ne serait-ce que parce que la violence dénoncée aurait fort bien pu être le fait d'un mineur, voire d'un enfant à l'égard d'un autre — la douleur d'une pénétration forcée dans un cul resserré semblant y jouer un rôle essentiel. Quoi qu'il en soit, l'honnêteté eût été, surtout de la part d'homosexuels, de se défier de cette « une » sensationnelle, d'interroger d'autres personnes, de s'inspirer à d'autres sources. Et aussi d'admettre que peut relever au même titre du traumatisme — combien plus généralisé celui-là ! — cet interdit sexuel qui pèse sur les jeunes garçons de notre monde, eux qui bien souvent se morfondent dans l'attente désespérée de celui qui leur procurera un peu de jouissance, quel qu'il soit.

On a beau jeu de monter en épingle des rencontres malheureuses, alors que règne l'immense frustration sexuelle de l'enfance et de l'adolescence, alors que l'expérience première est plutôt, dans les relations de l'enfant avec les adultes, celle de la rebuffade ou de la condamnation terrorisante. Vous qui citez quelque part le *Petit Hans* de Freud à l'appui de votre thèse, cela ne s'y étale-t-il pas en clair ?

Voilà l'état dominant de notre société, et non une fantasmagorie dictature des pédérastes que vous jugez bon, avec un étrange accès de zèle, de mettre sur la sellette.

Sur ce, ne soyez pas chagrins de mes critiques : d'autres, de l'immense majorité non silencieuse, seront trop contents de vous lire. □

R. Schérer